

**Texte 1 : Histoire vraie, Lucien de Samosate, traduction d'Eugène Talbot (1866)**

*Les athlètes et ceux qui s'exercent le corps ne se préoccupent pas exclusivement d'entretenir leurs forces naturelles, ils ne songent pas toujours aux travaux du gymnase ; mais ils ont leurs heures de relâche, et ils regardent ce repos comme une très bonne part de leurs exercices. Je crois qu'à leur exemple il convient aux hommes qui s'appliquent à l'étude des lettres, de donner quelque relâche à leur esprit, après de longues heures consacrées à des lectures sérieuses, et de le rendre par là plus vif à reprendre ses travaux.*

*Toutefois, ce repos ne leur sera profitable que s'ils s'appliquent à lire des œuvres qui ne les charment pas uniquement par un tour spirituel et une agréable simplicité, mais où l'on trouve la science jointe à l'imagination, comme on les reconnaîtra, je l'espère, dans ce livre. En effet, ce n'est pas seulement par la singularité du sujet ni par l'agrément de l'idée qu'il devra plaire ; ni même parce que nous y avons répandu des fictions sous une apparence de probabilité et de vraisemblance ; mais parce que chaque trait de l'histoire fait allusion d'une manière comique à quelques-uns des anciens poètes, historiens ou philosophes, qui ont écrit des récits extraordinaires et fabuleux. J'aurais pu vous citer leurs noms, si vous ne deviez pas facilement les reconnaître à la lecture.*

*Ctésias de Cnide, fils de Ctésiochus, a écrit sur les Indiens et sur leur pays des choses qu'il n'a ni vues ni entendues de la bouche de personne. Jambule a raconté des faits incroyables sur tout ce qui se rencontre dans l'Océan ; il est évident pour tous que cette œuvre n'est qu'une fiction, c'est cependant une composition qui ne manque pas de charmes. Beaucoup d'autres encore ont choisi de semblables sujets : ils racontent, comme des faits personnels, soit des aventures, soit des voyages, où ils font la description d'animaux énormes, d'hommes pleins de cruauté ou vivant d'une façon étrange. L'auteur et le maître de toutes ces impertinences est l'Ulysse d'Homère, qui raconte chez Alcinoüs l'histoire de l'esclavage des vents, d'hommes qui n'ont qu'un œil qui vivent de chair crue, et dont les mœurs sont tout à fait sauvages ; puis viennent les monstres à plusieurs têtes, la métamorphose des compagnons d'Ulysse opérée au moyen de certains philtres, et mille autres merveilles qu'il débite aux bons Phéaciens.*

*Pourtant, quand j'ai lu ces différents auteurs, je ne leur ai pas fait un trop grand crime de leurs mensonges, surtout en voyant que c'était une habitude familière même à ceux qui font profession de philosophie ; et ce qui m'a toujours étonné, c'est qu'ils se soient imaginé qu'en écrivant des fictions, la fausseté de leurs récits échapperait aux lecteurs. Moi-même, cependant, entraîné par le désir de laisser un nom à la postérité, et ne voulant pas être le seul qui n'usât pas de la liberté de feindre, j'ai résolu, n'ayant rien de vrai à raconter, vu qu'il ne m'est arrivé aucune aventure digne d'intérêt, de me rabattre sur un mensonge beaucoup plus raisonnable que ceux des autres. Car n'y aurait-il dans mon livre, pour toute vérité, que l'aveu de mon mensonge ; il me semble que j'échapperais au reproche adressé par moi aux autres narrateurs, en convenant que je ne dis pas un seul mot de vrai. Je vais donc raconter des faits que je n'ai pas vus, des aventures qui ne me sont pas arrivées et que je ne tiens de personne ; j'y ajoute des choses qui n'existent nullement, et qui ne peuvent pas être : il faut donc que les lecteurs n'en croient absolument rien.*

**Texte 2 : Hippias Mineur, Platon, traduction d'Emile Chambry (1936)**

SOCRATE

*C'est un lustre éclatant, Hippias, pour la ville d'Élis et pour tes parents, qu'une réputation de science comme la tienne. Mais qu'as-tu à nous dire sur Achille et sur Ulysse ? Lequel des deux juges-tu le meilleur et en quoi ? Quand nous étions nombreux à l'intérieur et que tu prononçais ton discours, je n'ai pas bien suivi ce que tu disais et je n'osais pas t'interroger, parce qu'il y avait foule et que je ne voulais pas entraver ton exposition par mes questions. Mais à présent que nous sommes moins nombreux et qu'Eudicos m'invite à te questionner, réponds-moi et explique-nous clairement ce que tu disais sur ces deux héros. Quelle distinction faisais-tu entre eux ?*

HIPPIAS

*Oui, Socrate, je veux bien expliquer encore plus clairement que tout à l'heure ce que j'ai dit sur eux et sur d'autres. Je déclare donc qu'Homère a représenté Achille comme le meilleur de ceux qui allèrent à Troie, Nestor comme le plus sage et Ulysse comme le plus rusé.*

SOCRATE

*Ah ! Hippias, est-ce que tu voudrais être assez aimable pour ne pas te moquer de moi si j'ai peine à comprendre ce que tu dis et si je multiplie mes questions ? De grâce, essaye de me répondre doucement et paisiblement.*

HIPPIAS

*Il serait vilain de ma part, Socrate, quand j'enseigne cela même à d'autres et que je demande à être payé pour cela, de ne pas être indulgent pour toi lorsque tu m'interroges et de ne pas te répondre avec douceur.*

SOCRATE

*C'est fort bien parler. Voyons donc : quand tu as dit qu'Achille avait été représenté comme le meilleur, je pensais comprendre ta pensée, et de même quand tu as dit que Nestor était le plus sage ; mais quand tu as ajouté que le poète avait représenté Ulysse comme le plus rusé, à te dire la vérité, je ne comprends pas du tout ce que tu veux dire par là. Dis-moi donc, pour voir si maintenant je comprendrai mieux, si Achille n'a pas été représenté par Homère comme un homme rusé.*

HIPPIAS

*Pas du tout, Socrate, mais comme très simple et très sincère, et la preuve, c'est que dans les Prières, quand il les fait converser ensemble, il fait ainsi parler Achille à Ulysse :*

*« Fils de Laërte, issu de Zeus, ingénieux Ulysse, il faut te dire mon intention sans détour, comme je l'exécuterai et comme je crois qu'elle s'accomplira ; car je hais à l'égal des portes d'Hadès celui qui cache une chose dans son esprit et en dit une autre. Pour moi, je vais dire ce qui sera accompli. »*

*Ces vers font voir le caractère de l'un et de l'autre, celui d'Achille, véridique et simple, celui d'Ulysse, rusé et menteur ; car c'est Achille que le poète fait ainsi parler à Ulysse.*

SOCRATE

*A présent, Hippias, il me semble que je comprends ta pensée. Tu appelles menteur l'homme rusé, à ce qu'il paraît.*

HIPPIAS

*Justement, Socrate, car c'est ainsi qu'Homère a représenté Ulysse en maint passage de l'Iliade et de l'Odyssée.*

SOCRATE

*Homère pensait donc, à ce qu'il semble, qu'un homme véridique est différent d'un menteur et qu'on ne saurait les confondre.*

HIPPIAS

*Sans doute, Socrate.*

SOCRATE

*Est-ce aussi ton avis à toi, Hippias ?*

HIPPIAS

*Absolument ; il serait bien singulier que j'en eusse un autre.*

SOCRATE

*Maintenant laissons de côté Homère, puisqu'il est impossible de l'interroger sur ce qu'il avait dans l'esprit, quand il a composé ces vers, et puisque apparemment tu te portes garant de son opinion et que tu partages le*



*sentiment que tu lui prêtes, réponds à la fois pour Homère et pour toi.*

HIPPIAS

*Je le ferai ; seulement demande-moi brièvement ce que tu veux.*

SOCRATE

*Les menteurs, selon toi, sont-ils, par exemple, incapables de faire quelque chose, comme les malades, ou capables de faire quelque chose ?*

HIPPIAS

*Selon moi, ils sont capables, et même fort capables de faire beaucoup de choses et en particulier de tromper les autres.*

SOCRATE

*Ils sont donc, à ce qu'il paraît d'après ce que tu dis, capables et rusés, n'est-ce pas ?*

HIPPIAS

*Oui.*

SOCRATE

*Mais sont-ils rusés et trompeurs par sottise et manque de bon sens ou par fourberie et par une sorte d'intelligence ?*

HIPPIAS

*Par fourberie avant tout et par intelligence.*

SOCRATE

*Ils sont donc intelligents, à ce qu'il paraît ?*

HIPPIAS

*Oui, par Zeus, ils ne le sont que trop.*

SOCRATE

*Mais avec leur intelligence ne savent-ils pas ce qu'ils font ou le savent-ils ?*

HIPPIAS

*Ils le savent et même fort bien. C'est pour cela qu'ils sont des coquins.*

SOCRATE

*Mais sachant ce qu'ils savent, sont-ce des ignorants ou des gens habiles ?*

HIPPIAS

*Habiles, à coup sûr, au moins dans leur art même de tromper.*

SOCRATE

*Arrête un moment : remémorons-nous quelle est ta pensée. Tu dis que les menteurs sont des gens capables, intelligents, savants et habiles aux choses sur lesquelles ils sont menteurs ?*

HIPPIAS

*Je le dis en effet.*

SOCRATE

*Et que les gens véridiques et les menteurs sont différents et opposés les uns aux autres ?*

HIPPIAS

*Je le dis.*

SOCRATE

*Poursuivons. A ce qu'il paraît, les menteurs sont, d'après ce que tu dis, au nombre des gens capables et habiles ?*

HIPPIAS

*Assurément.*

SOCRATE

*Mais, quand tu dis que les menteurs sont capables et habiles, entends-tu qu'ils sont capables précisément en ceci, qu'ils mentent, s'ils le veulent, ou qu'ils sont capables de comprendre les choses sur lesquelles ils mentent ?*

HIPPIAS

*J'entends qu'ils en sont capables.*

SOCRATE

*Donc, pour nous résumer, les menteurs sont ceux qui sont habiles et capables en fait de mensonge.*

HIPPIAS

*Oui.*

SOCRATE

*Ainsi un homme qui est incapable de mentir et qui est ignorant ne saurait être un menteur.*

HIPPIAS

*C'est la vérité.*

**Texte 3 : Philoctète, v.50 à 103, Sophocle, traduit par M. Artaud (1850)****ULYSSE**

*Fils d'Achille, la mission que tu es venu remplir ici exige que tu sois brave, non seulement de corps; mais quoi que mes paroles puissent avoir de nouveau ou d'inouï pour toi, tu dois me seconder, car tu m'as été donné comme auxiliaire.*

**NÉOPTOLÈME**

*Que m'ordonnes-tu donc ?*

**ULYSSE**

*Il te faut séduire l'âme de Philoctète par des paroles trompeuses. Lorsqu'il te demandera qui tu es, et d'où tu viens, réponds que tu es le fils d'Achille, ceci n'est point à dissimuler; mais tu feindras que tu retournes dans ta patrie, après avoir quitté la flotte des Grecs, objets de ta violente haine, eux qui, après l'avoir attiré par d'humbles prières, parce qu'ils n'avaient pas d'autre moyen de prendre Iliion, à ton arrivée, ne t'ont pas jugé digne des armes d'Achille, sur lesquelles tu réclamais tes droits, et les ont livrées à Ulysse. Là, tu pourras te répandre en invectives amères contre moi; rien de tout cela ne me blessera; mais par une autre conduite, tu attirerais sur les Grecs de grandes infortunes. Car, enfin, si tu ne t'empares de son arc et de ses flèches, tu ne pourras renverser les murs de Dardanos. Un entretien avec cet homme ne présente pour moi ni confiance, ni sûreté; mais pour toi il est sans péril, apprends-en la cause. Tu es venu au camp, de ta propre volonté, sans être lié par aucun serment (9), sans contrainte, et tu n'étais pas de la première expédition ; mais moi, je ne puis désavouer aucun de ces faits. Si donc, armé de son arc, il apprend ma présence, je suis perdu, et, comme ton compagnon, je te perds avec moi. Il te faut donc imaginer quelque moyen de lui dérober les armes invincibles. Je sais, mon fils, que ton naturel ne se prête ni à des paroles ni à des actions artificieuses; mais pourtant il est doux d'obtenir le prix de la victoire; ose donc, et nous nous montrerons ensuite fidèles à la justice. Mais, à présent, fais-moi le sacrifice de ta loyauté, pour une courte partie de ce jour, et, ensuite, sois appelé à jamais le plus vertueux des mortels.*

**NÉOPTOLÈME**

*Pour moi, fils de Laërte, les conseils que j'ai peine à entendre, j'aurais aussi horreur de les suivre : je ne sais rien faire par un lâche artifice, ni moi, ni celui qui, dit-on, me donna le jour. Mais je suis prêt à emmener Philoctète, en employant la force, et non la ruse ; car ce n'est pas avec l'usage d'un seul pied qu'il triomphera de nous, si nombreux. Ma mission, il est vrai, est de t'aider, mais je redoute le nom de traître; et j'aime mieux échouer avec honneur que de vaincre par une déloyauté.*

**ULYSSE**

*Fils d'un père généreux, moi aussi, quand j'étais jeune, j'avais la langue paresseuse et le bras prompt à agir ; mais aujourd'hui, instruit par l'expérience, je vois que, chez les mortels, c'est la langue et non le bras qui gouverne.*

**NÉOPTOLÈME**

*M'ordonnes-tu donc de mentir?*

**ULYSSE**

*Je te dis qu'il faut prendre Philoctète par ruse.*

**NÉOPTOLÈME**

*Pourquoi la ruse plutôt que la persuasion?*

**ULYSSE**

*La persuasion n'obtiendrait rien, pas plus que la violence*

**Texte 4 : *Odysée III*, traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montbel (1835)**

« Télémaque et Nestor »

*Athéna plaça la force dans l'âme du jeune héros, pour qu'il s'informât de son père absent, et qu'il obtînt une bonne renommée parmi les hommes :*

*« O Nestor, fils de Nélée ! vous la grande gloire des Grecs, vous demandez d'où nous venons ; je vous le raconterai. Nous arrivons de la ville d'Ithaque, située au pied du mont Néius ; c'est d'un intérêt particulier et non public que je veux vous entretenir. Je viens pour m'enquérir de la glorieuse destinée de mon père, le noble et valeureux Ulysse, qui, dit-on, en combattant avec vous à renversé la ville des Troyens. Pour tous les autres guerriers qui combattirent au siège d'Ilion, nous savons où chacun à péri d'une mort affreuse ; mais le fils de Cronos nous cache le trépas d'Ulysse : nul jusqu'à ce jour n'a pu nous dire où ce héros à péri ; s'il est mort sur le continent par la main de ses ennemis, ou dans la mer par les flots d'Amphitrite. J'embrasse aujourd'hui vos genoux pour que vous me racontiez sa fin déplorable, si vous l'avez vue de vos propres yeux ou si vous l'avez apprise de quelque voyageur ; sa mère l'enfanta malheureux. Soit respect, soit pitié, ne me flattez pas ; dites-moi tout ce que vous savez. Je vous en supplie, si jamais mon père, le vaillant Ulysse, vous aida de ses conseils et de son bras au milieu du peuple troyen, où vous, Grecs, avez souffert tant de maux, gardez-m'en aujourd'hui le souvenir, et dites-moi la vérité.*

*« Ami, lui répond le vieux guerrier Nestor, vous venez de rappeler à ma pensée tous les maux que supportèrent contre ce peuple, avec tant d'énergie, les valeureux enfants des Grecs, et ceux qui sur leurs navires parcoururent la vaste mer pour le butin, où les menait Achille, et ceux qui combattaient autour de la citadelle du grand roi Priam ; c'est là que furent immolés nos chefs les plus illustres : là périt l'impétueux Ajax, Achille, et Patrocle, semblable aux dieux par sa prudence ; là périt aussi mon fils, à la fois irréprochable et vaillant, Antilochos, léger à la course et brave dans les combats. Mais nous éprouvâmes bien d'autres malheurs encore : qui, parmi les faibles mortels, pourrait les raconter tous ? Si pendant cinq et six années vous restiez en ces lieux, ce temps ne suffirait pas pour apprendre tout ce qu'ont souffert les héros de la Grèce ; avant la fin de mon récit vous languiriez de retourner dans votre patrie. Neuf ans entiers nous n'avons cessé d'attaquer les Troyens par toutes sortes de ruses ; à peine alors le fils de Cronos y mit un terme. Là nul ne voulut jamais lutter en prudence avec le divin Ulysse, parce qu'il l'emportait de beaucoup par toutes sortes de ruses, votre noble père, si vraiment vous êtes son fils. Je suis frappé de surprise en vous regardant : toutes vos paroles sont semblables aux siennes ; on ne croirait pas qu'un jeune homme pût avoir un langage si conforme à celui de ce héros. Là, tant qu'a duré la guerre, jamais Ulysse et moi n'avons eu dans l'assemblée deux avis différents, ni dans le conseil ; mais nous n'avions qu'une même pensée, et par notre esprit, par nos avis, pleins de sagesse, nous proposions toujours ce qui devait être le plus avantageux aux Argiens.*

**Texte 5 : *Odyssee IX*, v.1 à 38, traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montbel (1835)**

« Ulysse commence son récit »

*Alors l'ingénieux Ulysse lui répondit en ces mots : « Puissant Alcinoos, et le plus illustre parmi tous ces peuples, combien il est doux d'entendre un tel chanteur, qui par le charme de sa voix est égal aux dieux. Non, sans doute, on ne peut, je pense, se proposer de but plus agréable que de voir la joie régner parmi tout un peuple, de voir ces convives écoutant un chanteur dans le palais, tous assis en ordre autour des tables chargées de pains et de viandes, tandis que l'échanson puise le vin dans les urnes et le porte pour remplir les coupes ; c'est là ce qui dans mon âme me paraît le plus beau. Mais puisque votre désir est d'apprendre mes lamentables infortunes, il faut que je soupire encore en versant des larmes. Par où commencer, et comment terminer ce récit ? Les dieux du ciel m'ont accablé de bien des douleurs. Maintenant donc je vous dirai mon nom, afin que vous le connaissiez ; car si j'évite le jour funeste, je veux être votre hôte, quoique habitant des demeures lointaines.*

*Je suis le fils de Laërte, Ulysse, qui par mes stratagèmes me suis fait connaître à tous les hommes, et dont la gloire est montée jusqu'aux cieux. J'habite l'occidentale Ithaque ; dans cette île est une superbe montagne, le Néritos, couvert d'arbres ; tout autour sont des îles nombreuses et rapprochées entre elles : Dulichios, Samé, Zacynthos ombragée de forêts ; Ithaque, dont le rivage s'élève à peine au sein de la mer, et la plus rapprochée du couchant (les autres sont en face de l'aurore et du soleil), est couverte de rochers ; mais elle nourrit une jeunesse vigoureuse. Je ne puis voir un autre lieu qui me soit plus doux que mon pays. La nymphe Calypso m'a longtemps retenu dans ses grottes profondes, désirant avec ardeur que je devinsse son époux ; de même l'astucieuse Circé, qui règne dans l'île d'Éa, m'a retenu dans son palais, désirant aussi que je fusse son époux ; mais elles ne persuadèrent point mon cœur. Non, rien n'est plus cher à l'homme que sa patrie et ses parents, quand bien même il habiterait une riche demeure dans une terre étrangère, loin de sa famille. Mais, puisque vous le désirez, je vous raconterai mon retour, avec tous les maux que m'envoya Zeus quand je partis de Troie.*

**Texte 6 : *Odyssee IX*, v.336 à 414, traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montbel (1835)**

## « Ulysse et le cyclope »

*Vers le soir, il revient conduisant ses brebis à la toison éclatante ; il pousse dans l'intérieur ses gras troupeaux ; ils entrent tous, et le Cyclope n'en laisse aucun en dehors de la cour, soit que lui-même en eût conçu le dessein, soit qu'un dieu l'eût ainsi voulu. Puis, en la soulevant, il replace la porte immense, et s'étant assis, il traite ses brebis, ses chèvres bêlantes, dispose tout avec ordre, et rend ensuite les agneaux à leurs mères. Après avoir en grande hâte terminé ces apprêts, saisissant de nouveau deux de mes compagnons, il en fait son repas. En ce moment je m'approche de lui, tenant dans mes mains une écuelle de lierre remplie d'un vin délicieux, et je lui dis :*

*« Cyclope, tenez, buvez de ce vin, après avoir mangé de la chair humaine ; afin que vous sachiez quel breuvage j'avais caché dans mon navire, je vous en apporte comme une libation, dans l'espoir que, prenant pitié de moi, vous me renverrez dans ma patrie ; vos fureurs n'ont-elles donc point de mesure, insensé ? Qui désormais parmi les hommes voudra venir en ces lieux ? Vous agissez contre toute justice. »*

*C'est ainsi que je parlais ; lui prend la coupe, et boit ; il goûte un vif plaisir en savourant ce doux breuvage, et m'en demande une seconde fois :*

*« Pour moi bienveillant, verse encore, et maintenant dis-moi tout de suite quel est ton nom, afin que je te donne un présent d'hospitalité qui te réjouisse. La terre féconde produit aux Cyclopes la vigne et ses belles grappes que fait croître pour eux la pluie de Zeus ; mais ce breuvage est une émanation du nectar et de l'ambroisie. »*

*Il dit ; aussitôt je lui verse de cette liqueur étincelante ; trois fois j'en donne au Cyclope, et trois fois il en boit sans mesure. Cependant aussitôt que le vin s'est emparé de ses esprits, je lui dis ces douces paroles :*

*« Cyclope, vous me demandez mon nom : je vais vous le dire ; mais vous, donnez-moi le présent d'hospitalité, comme vous l'avez promis. Mon nom est Personne ; c'est Personne que m'appellent mon père, ma mère, et tous mes compagnons. »*

*Telles furent mes paroles ; mais lui me répond avec la même férocité :*

*« Personne, je te mangerai le dernier, après tes compagnons ; les autres périront auparavant ; tel sera pour toi le présent d'hospitalité. »*

*En parlant ainsi, le Cyclope tombe étendu sur le dos ; son énorme cou reste incliné sur ses épaules ; et le sommeil, qui dompte tout ce qui respire, s'empare de lui ; de sa bouche s'échappent le vin et les lambeaux de chair humaine, il les rejette dans sa pesante ivresse. Alors j'introduis le pieu sous une cendre abondante pour le rendre brûlant ; et par mes discours j'encourage mes compagnons, de peur qu'effrayés ils ne m'abandonnent. Sitôt que la branche d'olivier doit être assez échauffée, et quoique verte, lorsqu'elle brille déjà d'une vive flamme, je la retire du foyer, et mes compagnons restent autour de moi ; sans doute un dieu m'inspira cette audace. Eux cependant, saisissant cette branche d'olivier acérée par la pointe, l'enfoncent dans l'œil du Cyclope ; et moi, m'appuyant au-dessus, je la faisais tourner. Ainsi lorsqu'un homme perce avec une tarière la poutre d'un navire, au-dessous de lui, d'autres ouvriers, tirant une courroie des deux côtés, précipitent le mouvement, et l'instrument tourne sans s'arrêter : de même nous faisons tourner la branche embrasée dans l'œil du Cyclope, et le sang ruisselle autour de ce pieu. Une ardente vapeur dévore les sourcils et les paupières, la prunelle est toute consumée ; ses racines crient, déchirées par la flamme. Ainsi quand un forgeron, trempant le fer, car c'est là que réside sa force, plonge dans l'onde glacée une forte hache, ou bien une doloire, elle frémit à grand bruit ; de même siffle son œil percé par la branche d'olivier. Le Cyclope alors pousse d'affreux hurlements ; tout le rocher en retentit ; nous fuyons en tremblant. Il arrache de son œil ce bois dégouttant*



*de sang ; ensuite de sa main il le rejette loin de lui. Cependant il appelle à grands cris les autres Cyclopes, habitant dans des grottes sur les sommets exposés au vent. Eux entendant ces cris, accourent de toutes parts ; et, se tenant à l'entrée de la grotte, ils lui demandent ce qui l'afflige : « Pourquoi, Polyphème, pousser ainsi de tristes clameurs durant la nuit et nous arracher au sommeil ? Quelqu'un parmi les mortels t'aurait-il enlevé, malgré toi, tes troupeaux ? quel qu'un t'aurait-il dompté par ruse ou par violence ? »*

*Polyphème du fond de son antre répond en ces mots : « Mes amis, Personne m'a dompté par ruse et non par force. »*

*Les Cyclopes lui répondent aussitôt : « Puisque nul homme ne t'outrage dans ta solitude, il n'est pas possible d'écarter les maux que t'envoie le grand Zeus ; mais adresse tes vœux à ton père, le puissant Poséidon. »*

*À ces mots tous les Cyclopes s'éloignent ; moi cependant je riais au fond de mon cœur en voyant comme ils étaient trompés par ce nom et par ma prudence irréprochable.*



**Texte 7 : Une Odyssee, Daniel Mendelsohn (2017)**

[Jay Mendelsohn, âgé de quatre-vingt-un ans, décide de s'inscrire à l'université pour suivre le séminaire que son fils Daniel consacre à *L'Odyssee* d'Homère.]

*Voilà donc pourquoi Ulysse mettra dix ans à rentrer chez lui.*

*Dans l'ancre du Cyclope, Ulysse se montre tout à la fois malin, magistralement débrouillard et incroyablement hardi – de quoi ravir n'importe quel auditoire.*

*C'est vraiment excellent ! s'exclama Jack. C'est Hercule Poirot et James Bond réunis !*

*Même mon père trouva ce jour-là quelque chose de positif à dire sur Ulysse et s'extasia : il l'emporte avec un calembour, un simple calembour !*

*Dans cette scène remarquable, enchaînai-je, le jeu de mots est si riche et si complexe, qu'il ne passe vraiment dans aucune traduction. Ulysse affirme au Cyclope que son nom est « Personne ». Or le terme grec pour dire « personne » est outis : ou signifie « pas », et tis est le pronom indéfini « un ». Ou-tis, pas un, donc personne. Le nom qu'Ulysse (Odysseus, en grec) donne au Cyclope est ainsi une sorte de contraction de son véritable nom : Odysseus, outis.*

*C'est un pseudonyme, mais c'est aussi son vrai nom, d'une certaine façon. Il ment et en même temps il dit la vérité, analysa Nina.*

*Oui, répondis-je. C'est très juste. Mais c'est encore plus fort que cela. Prenez le mot « personne ». Chez nous, quand on pose une question dont la réponse attendue est « personne », on utilise le pronom « quelqu'un », comme dans cet exemple : « Est-ce qu'il y a quelqu'un à la maison ? – Non, il n'y a personne à la maison. » Le grec a peu ou prou la même particularité syntaxique. En grec, pour dire : « est-ce que quelqu'un... ? », on utilise, entre autres, une expression composée de deux mots, mê tis. Or ce sont précisément les termes qu'emploient les voisins du Cyclope s'inquiétant de savoir si quelqu'un ne serait pas en train de lui voler ses bêtes, voire de le tuer : « Est-ce que quelqu'un (mê tis) cherche à te tuer ? » Ce à quoi il répond : « Personne (outis) veut me tuer ».*

*Je marquai une pause pour reprendre ma respiration et constatai non sans plaisir que mes auditeurs avaient eux aussi le souffle un peu coupé, suspendus qu'ils étaient à l'issue de ma démonstration.*

*Je leur demandai de réfléchir au point souligné par Nina, à savoir qu'en se nommant lui-même Outis, « Personne », Ulysse ment et dit la vérité simultanément. Non seulement parce que outis et Ulysse-Odysseus sont proches à l'oreille, mais aussi parce que, à ce moment-là de l'épopée, il est effectivement à la fois « quelqu'un » et « personne ». Il est lui-même, Ulysse, mais aussi un anonyme, un homme qui n'a pas encore recouvré son identité.*

*Les étudiants hochaient la tête. C'est bon, me dis-je. Ils ont compris.*

*En outre, mê tis, l'expression utilisée par les voisins du Cyclope venus à son secours, possède également deux significations. Car, en grec, mê tis, « est-ce que quelqu'un... », se prononce de la même façon que le substantif mêtis, qui désigne une forme d'intelligence particulière, une « intelligence rusée ». Ainsi, il y a une double couche de double sens dans cette scène. D'un côté Polyphème a été vaincu par outis, personne/Ulysse ; de l'autre il a aussi été vaincu par mêtis, quelqu'un/la ruse. Or, comme l'on sait, l'attribut par excellence d'Ulysse est précisément l'ingéniosité, l'art de la ruse. Donc, là encore, il est personne, un anonyme, et dans le même temps il est on ne peut plus fidèle à lui-même, dans le rôle de l'homme célèbre pour ses ruses.*

**Texte 8 : *Odyssee* XIII, v.1 à 38, traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montbel (1835)**

## « Ulysse et Athéna »

[A son arrivée à Ithaque, Ulysse ne reconnaît pas son île. Arrive alors à sa rencontre la déesse Athéna, métamorphosée en jeune berger.]

*Aussitôt il adresse ces paroles à la déesse ; toutefois, il n'exprime point la vérité, mais il reprend l'entretien, en conservant toujours dans son sein un esprit fertile en ruses :*

*« J'ai souvent entendu parler d'Ithaque dans la vaste Crète, qui domine au loin sur la mer ; aujourd'hui j'arrive avec toutes ces richesses ; mais, en ayant laissé d'aussi nombreuses à mes enfants, je fus, après avoir tué le fils chéri d'Idoménée, le léger Orsilochos qui, dans la vaste Crète, l'emportait sur tous les héros par ses pieds rapides ; je le tuai, parce qu'il voulut me ravir les dépouilles troyennes, pour lesquelles j'avais souffert de grandes douleurs au fond de l'âme, en affrontant les combats des guerriers et des mers semées d'écueils. Le sujet de son courroux était que jamais, pour plaire à son père, je ne servis sous ses ordres dans les plaines de Troie, mais que toujours je combattis à la tête des autres guerriers. Je le frappai donc de ma lance, comme il revenait des champs, m'étant mis en embuscade avec un de mes compagnons. Une nuit sombre régnait dans les cieux, nul homme ne nous découvrit ; je ne fus point aperçu quand je le privai de la vie. Cependant, après l'avoir immolé de mon fer aigu, je me rendis aussitôt vers un navire ; je suppliai les illustres Phéniciens, et leur donnai d'abondantes dépouilles ; puis je leur demandai de me conduire et de me déposer à Pylos, ou dans la divine Élide, où règnent les Épéens. La violence des vents nous a jetés sur ces bords, malgré les vœux des matelots ; ils ne cherchaient point à me tromper. Ainsi donc, après avoir longtemps erré, nous sommes arrivés ici pendant la nuit ; en toute hâte nous sommes entrés dans le port, et, malgré notre besoin de prendre quelque nourriture, nous ne songeâmes pas à préparer le repas du soir ; tous se couchèrent en sortant du vaisseau. C'est là qu'un doux sommeil s'empara de mes membres fatigués ; les Phéniciens sortant mes richesses du large navire les déposèrent sur le sable, près de l'endroit où je reposais. Eux alors, se rembarquant, firent voile pour la populeuse Sidon ; moi, cependant, je fus laissé sur le rivage, le cœur accablé de tristesse. »*

*À ces mots, la déesse sourit, et flatte Ulysse d'une main caressante ; elle paraît aussitôt sous les traits d'une femme belle, majestueuse, et savante dans les plus beaux ouvrages ; alors s'adressant au héros, elle fait entendre ces paroles rapides :*

*« Certes, il serait bien adroit et bien ingénieux, celui qui pourrait te vaincre en toutes sortes de ruses, quand ce serait un dieu lui-même. Homme dissimulé, fécond en ressources, insatiable de stratagèmes, ne devrais-tu pas du moins, au sein de ta patrie, abandonner ces tromperies et ces paroles détournées qui te sont chères depuis ton enfance ? Mais viens, cessons de tels discours, puisque l'un et l'autre nous connaissons également ces subterfuges ; car si tu l'emportes sur tous les hommes par tes conseils et tes paroles, de même je suis honorée entre toutes les divinités et par mon esprit et mes inventions ; tu n'as point reconnu la puissante Athéna, fille de Zeus, moi qui t'assiste, qui te garde sans cesse dans tous tes travaux, et qui te rendis cher à tous les Phéaciens. Aujourd'hui, je viens encore ici pour concerter un plan avec toi, pour cacher les richesses que les illustres Phéaciens, par mes avis et mon inspiration, te donnèrent lors de ton départ, et pour te dire tout ce que le destin te réserve de douleurs dans ton superbe palais ; tu les supporteras, c'est la loi de la nécessité, sans te découvrir à nul homme, à nulle femme, à personne enfin, puisque tu viens ici comme un fugitif ; mais il te faut souffrir en silence de nombreuses douleurs et supporter les outrages des hommes. »*

**Texte 9 : La Naissance de l'Odyssee, Jean Giono (1930)**

[Ulysse, ayant appris le remariage de Pénélope avec l'un des prétendants du nom d'Antinoüs, se décide à rentrer à Ithaque en inventant toute une Odyssee afin de justifier son absence de dix ans passée dans les bras d'autres femmes. Il assiste alors, sous l'apparence d'un mendiant, au récit qu'un marchand vient faire de ses propres aventures, dont il a lui-même répandu le mensonge.]

« La première fois que j'ai entendu parler de lui, c'est sur la route de Gythion à Sicyone. Nous étions campés depuis deux jours au bord du laquet de Phénée, trois marchands de porcs : Epondocratès de Caphiès, Theodopoulos et moi. Vers le soir, je fais une affaire avec un nommé Boulon, dans une métairie de la colline, et, comme ayant payé j'allais descendre au « bivaque » je tombe sur une réunion de valets. Ils s'étaient rassemblés dans le thym pour écouter un grand pendard qui raclait de la guitare et gueulait comme un lot de porcs. Je m'arrête, ayant ouï le nom d'Ulysse à la volée. Au bout d'un moment je me suis assis parmi les autres. Ce que racontait le bonhomme était très intéressant. C'était peu de temps après que nous ayons traité l'achat de six cochons un peu malades, vous vous souvenez ? Entre parenthèses, j'y ai perdu, il en est mort deux en mer, mais c'est une autre histoire. Donc, je me dis : « Cette pauvre femme sera contente de retrouver son mari, elle l'a cru si longtemps mort ! » et j'écoute le chanteur. Eh ! bien, vous savez, moi, je ne suis pas très amateur de ces manipulations de langue, mais cette fois-là, vraiment, j'en ai bavé, la salive m'en ruisselait du coin de la bouche ! Je l'aspirais de temps à autre doucement, pour ne pas faire de bruit. A la fin, je suis allé trouver le musicien pour m'enquérir d'où il tenait tous ces récits : « Ulysse lui-même me les a contés », dit-il, « je l'ai rencontré comme il traversait l'Arcadie. Il allait à Ithaque ». Je lui demandais : « Est-il vraiment si grand et si beau que ça ? je l'ai connu dans le temps et ne l'ai pas trouvé si extraordinaire ! » - C'est, me dit-il, encore que dans le commerce des déesses, il s'est polissé comme un chaudron qu'on frotte avec du gravier. Puis, il me laissa pour donner des conseils à trois valets qui en liaient un autre sous un bélier pour essayer le tour d'Ulysse chez le cyclope. Ca me paraissait, à moi aussi, très difficile et, cependant, je me suis rendu compte, cela peut se faire, d'autant que les ouailles du géant devaient être plus grosses que les nôtres. Je suis d'avis cependant qu'il a dû partager les armes entre les brebis et les arrimer par petits paquets. C'est comme pour Nausicaé... »

Depuis un moment, Ulysse inventoriait de l'oreille les voix diverses qui habitaient la brume. C'avait été d'abord le ronflement brisé d'un moulin fluvial entravé d'herbe et que l'eau pousse par saccades, puis, la voix du marchand avait régulièrement ronronné et, peu à peu, il l'avait entendue. Il se pelotonnait dans sa paisible ivresse comme une larve dans son cocon. Aucun mal ne pouvait plus l'atteindre. La force du vin avait effacé l'anguleux Antinoüs, elle lui apportait même son mensonge édulcoré comme ces facéties crétoises de crottes de chèvre enrobées dans le miel.

Ainsi, ces souvenirs qui avaient fait de lui une outre d'amertume, il les suçotait joyeusement. Une saveur nouvelle parfumait sa pensée. Il voyait dans son mensonge des formes précises, des gestes harmonieux, la couleur de la lumière d'après-midi, les hautes vagues gémissantes et ces îles aiguës qui enfoncent dans la mer paisible le fer triangulaire de leurs reflets. Il entendait le fracas des eaux échevelées entre les vagues, le grondement des pins et le crissement des cigales pareil au bruit d'une épée qu'on aiguise : il sentait l'odeur des résines, des bruyères et le parfum de ce grand vent des plateaux qui dort la nuit, vautre dans les hautes herbes aromatiques.

« Certes, voilà paroles de valeur, se disait-il en lui-même, je devais être, ce soir-là, sous les grandes ailes de Pégase. »

Et, il fut soudain si heureux qu'un large rire silencieux éclaira son visage.